Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 53 (1915)

Heft: 21

Artikel: Souvenir

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il faut le temps. — Hier, une dame reprochait à sa domestique de se lever trop tard.

— Ah! madame, réplique celle-ci, c'est que je dors très lentement.

GUELION ET SA PRÈIRE

Quelion ètâi maryâ du quauque mâi et l'ètâi pardieu tot fou de sa fenna, la Gueliena, que l'ètâi 'na pucheinta gaupa, grôcha, balle djoûte, avoué duve rizette âo mâitet, dâi galé get nâi, dâi grand cheveu que lâi retsezîvant on bocon avau lè z'orolhie, justo po lè catsî, dâi dzènâo bin riond, dâi bre robusto et l'estoma bin einnênailla. Guelion amâve bin tchuffă sa Gueliena et la Gueliena amâve tot plliein quand lo Guelion la remolâve.

Et on dzo lè dou z'èpâo l'eurant on bounheu et on malheu, l'è adî dinse dein la via.

Lo bounheu l'ètâi que l'allâve binstout fére on galé bouîbo, que sarâi bin su asse galé que la mére et que farâi plliézi à son pére. Lo malheu l'ètâi que Guelion dèvessâi parti po la guierra lo leindèman.

Et dèvant dè parti — por cein qu'on pouâve pas savâi quand revindrâi — sè sant bin eimbransi, ein pllioreint et Guelion lâi a de:

— Ma poûra fenna, ne plliore pas tant! vu prau reveni! Soigne bin ton bouîbo quand sarâ fê. Soigne tè bin tè mîmo que te vîgne pas malâda. Que lo bon Dieu vollie que tè retrovéïo quemet t'î ora, tota vedzetta, avoué tè balle djoûte.

L'è dan parti po la guierra et pardieu grand teimps que lâi è restâ. Mâ tote lè senanne l'ècrisăi à sa fenna et ie lâi desâi : « Lo bon Dieu vollie que, quand revindri, tè pouésso revère quemet quand l'a faliu no sèpara : tota vedzetta, avoué tè balle djoûte.

Et tote lè né dèvant de s'eindroumî, quand pouâve, — du que l'ètâi à la guierra bin lliein — dèmandâve dinse dein sa prèïre, tant l'avâi pouâre que sa fenna vîgne malâda d'einnoïondzo:

« Voudrî tant retrovâ ma fenna taula que l'ètâi quand m'a faliu via : tota druva avoué sa penna que fasâi tant biau à vère. »

Et lo bon Dieu l'a oïu et l'a accutâ. Dou z'an aprî, quand Guelion l'è revegnâ, l'a retrovâ sa Gueliena tota vedzetta, avoué sè balle djoûte et sè rizette âo mâitet, sè grante quiette nâire avau lè z'orolhie, sè dzènâo bin riond.

Mîmameint que l'a retrovâïe porteinta, quemet l'ètâi quand parti.

MARC A LOUIS.

Au tribunal. — Un avocat paraît devant le tribunal en qualité de témoin. Le président, d'un ton paternel :

— Eh! bien, monsieur l'avocat, oubliez pour un instant votre profession et dites-nous la vérité!

UN DRAME AU VESTIAIRE

SCÈNE I

Madame. — Tu es sorti avant-hier, tu es sorti hier, tu sors aujourd'hui. Voyons, Hector, est-ce que cette vie-là va continuer?

Monsieur. — Ne te fâche pas, chérie. Je suis obligé d'assister à un banquet, un banquet politique où il y aura des tas de grosses nuques. Ma présence y est indispensable... Il faut songer à notre avenir, que diable!

Madame. — Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse!

Monsieur. — Ne te désole donc pas ainsi, mignonne. Ecoute, je vais te faire une promesse... une promesse solennelle... Madame (à travers ses tarmes). — Je les connais, tes promesses!

Monsieur. — Cette fois-ci, je tiendrai parole. L'essentiel est que je fasse acte de présence. Au dessert, je file discrètement, à l'anglaise, et je rentre par le train de 9 h. 18.

Madame. — Tu le jures?

Monsíeur (élevant la main droite). — Je le jure! Réconciliés, les époux se séparent. D'un pas agile, monsieur se dirige vers la gare. Arrivé à destination, il dépose au vestiaire son pardessus, sa canne et son chapeau, en échange desquels il reçoit le numéro 106. Durant le banquet, monsieur consulte fréquemment sa montre, de façon à ne pas manquer son train. L'heure du départ approchant, il bat discrètement en retraite et se rend au vestiaire pour y reprendre son bien.

SCÈNE II

Monsieur (à la demoiselle du vestiaire). — Voici mon ticket, mademoiselle : numéro 106. Il y a une canne, un pardessus et un chapeau.

La demoiselle. — Bien, monsieur. Nous disons: une canne, un pardessus. (Elle décroche les deux objets et les remet à monsieur).

Monsieur. — Il y a encore mon chapeau...

La demoiselle. — Certainement! (Gracieuse, elle remet à monsieur un quelconque galurin.)

Monsieur. — Je vous demande pardon, mais ce n'est pas le mien.

La demoiselle. — Ce sera sans doute celui-ci? Monsieur. — Pas davantage!

La demoiselle. — C'est curieux!

Monsieur (que la fuite rapide des minutes commence à rendre nerveux). — Diable, mademoiselle, dépêchons, dépêchons! Il faut que je prenne le train, moi...

La demoiselle (placide). — Je n'y comprends vraiment rien...

Monsieur. — Attendez, laissez-moi voir. (Fourageant fiévreusement parmi les chapeaux.) Pas celui-ci... Pas celui-là... Mais tonnere, mademoiselle, donnez-moi donc mon chapeau! Je vous le répète, il faut que je parte! Je n'ai pas une minute à perdre... mon chapeau!!!

La demoiselle. — Etes-vous bien sûr que vous en aviez un en arrivant?

Monsieur (exaspéré, les poings crispés). — Je vous préviens, mademoiselle, que si vous avez l'intention de vous payer ma tête, je suis fermement résolu, moi, à vous faire payer mon chapeau!!! Encore une fois, voulez-vous me donner mon chapeau?

La demoiselle. — Mais je ne l'ai pas, monsieur!

Monsieur. — Ah! vous ne l'avez pas!!!!! C'est bien, je sais ce qui me reste à faire! (Satsissant un superbe huit-reflets d'apparence ministérielle et se l'enfonçant résolument sur la tête.) Là, ça y est! Si le propriétaire n'est pas content, vous lui fournirez vos explications. Ouant à moi, je file!

La demoiselle. — Mais, monsieur, monsieur! C'est le chapeau d'un de ces messieurs du Conseil d'Etat!!!!

Monsieur (qui est dejà bien loin). — C'est ça qui m'est égal, par exemple! Il se débrouillera, le Conseil d'Etat! Il empruntera le gibus du préfet, le Conseil d'Etat!

Monsieur précipite son allure, et arrive à la gare juste pour voir le train de 9 h. 18 lui passer devant le nez.

Monsieur (qui ne sait plus ce qu'il dit). — Ah! ben! Ah! ben!... Par exemple!... Elle est... Zut, alors!

D'un formidable coup de poing, monsieur défonce le huit-reflets gouvernemental. Croyant avoir affaire à un alièné, le gendarme de service lui passe rapidement les menottes et le conduit au poste.

Et dire qu'il est encore des défenseurs du libre arbitre!

M.-E. T.

Souvenir. — Deux Messieurs revenant d'Angleterre se rencontrent dans le chemin de fer. L'un d'eux est embarrassé de paquets.

- Vous êtes bien chargé, fait l'autre.

— Ce sont des souvenirs que mes amis m'ont dit de leur rapporter.

— Oh! bien moi, un de mes amis m'a dit aussi de lui rapporter un souvenir, mais peu embarrassant: je lui rapporte l'heure de Greenwich.

A DEUX OU TROIS

A! quel beau pays que le nôtre! Nous ne l'apprécions pas comme il le mérite. Pour quoi ? Parce que nous ne le connaissons pas assez. Ah! si nous le connaissions bien, s nous le connaissions mieux, comme nous l'aimerions mieux aussi. Et il le vaut bien, allez

Les progrès, la profusion et la variété de moyens de locomotion nous facilitent de plu en plus les excursions dans tous les sens. C'es inouï ce qu'on peut faire de chemin en un jour en train, en automobile, à motocycle ou seule ment à bicyclette.

Et que sera-ce en aéroplane?

Dans la même journée, on peut, en quelqu sorte, tenir les quatre points cardinaux du car ton. Et comme notre beau pays de Vaud es très varié d'aspect et de climats, c'est un vra tour du monde en miniature que l'on fait, d'enchantement en enchantement, dans un espace peine perceptible sur la carte de l'Europe.

Mais les habitants répondent-ils au charm du pays? Pas trop mal. On dit communémen ici: «Il n'y en a point comme nous!» C'est à tort. Il y en a beaucoup comme nous, dans tous les pays, c'est-à-dire des bons et des mauvais Quand on tombe sur les bons, c'est tout plaisir. Quand on tombe sur les mauvais, eh! bien, le plus simple est de ne pas insister, d'en prendre son parti, en se disant: on réussira mieux une autre fois.

En chemin de fer, en automobile, à motocycle ou à bicyclette, c'est très joli pour fendre l'air et « bouffer » des kilomètres; mais on ne voit pas bien le pays. Oh! sans doute, les amateurs de ces moyens de locomotion se récrient, quand on dit cela. Ils jurent leurs grands dieur qu'ils voient tout aussi bien le pays que le mi sérable pièton, même mieux. Inutile de répliquer: on ne les convainc pas. Du reste, pou eux, bien voir le pays, c'est voir « beaucoup » de pays. La quantité a le pas sur la qualité.

Laissons le rail et la route à ces fend-l'air; leur compagnie n'est, du reste, pas si agréable. De la fumée, du bruit, de la poussière. Peub

Prenons les sentiers, les jolis sentiers « rem plis d'ivresse », comme dit la chanson; remplis d'ivresse ou non, après tout.

Mais, première condition pour excursionner avec plaisir et avec fruit, il ne faut pas être nombreux : deux, trois, au plus. Moins on est, plus on évite de discussions, de risques de conflits; plus on est libre de ses actions. Deux ou trois excursionnistes se plient aisément à tous les imprévus de la journée. Ils prennent leur parti d'une averse, d'une pluie persistante même, quand il n'y a plus rien d'autre à faire qu'à la recevoir. Un repas de fortune, retardé pa suite des circonstances, trop froid ou trop brûle ou un peu frugal, n'altère point leur bonne humeur. Ils sont partis avec l'intention d'avoi du plaisir : ils en ont, quoi qu'il arrive. Ils e ont un peu plus ou un peu moins; mais ils n'el sont pas à une once près.

De plus, quand on part, on a bien toujour un vague itinéraire en tête. Ce n'est pas un raison pour le suivre à la lettre. Si le chemin que l'on découvre soudain est plus joli que celu qu'on avait choisi sur la carte, on le prend Qu'importe où il va! Tout chemin mène à Rome Du reste, à Rome ou ailleurs, cela n'a pas d'im